

international OPERA

254

VERDISSIMO II

LES 150 ANS DE RIGOLETTO

LE BAL DU MILLENAIRE A BARCELONE

LE TROUVERE A NEW YORK



T 4388 - 254 - 50,00 F



tempête de neige où s'engouffrent les dieux, ayant revêtu smokings et robes du soir (noires toutefois : mauvais présage ?). Ils sont entourés de larbins portant des candélabres allumés par Loge, et suivis d'un cortège impressionnant de déménageurs chargeant tout le barda qui devrait permettre aux dieux de s'installer confortablement au Walhalla.

Cette mise en scène ne manque pas d'humour et tend manifestement à faire passer le(s) message(s) sur le mode léger. Y répond la direction en finesse de Jeffrey Tate, avec ses points de suspension, ses thèmes subtilement évoqués et non martelés, toujours en symbiose avec les chanteurs qui ne sont jamais couverts et rendent leur texte très compréhensible. L'Orchestre du Gürzenich, cependant, pêche par quelques impuretés, principalement aux cuivres.

La distribution, composée en partie de membres de la troupe, est homogène, sans être transcendante. On y retrouve l'actuel Wotan de Bayreuth, Alan Titus, voix puissante, mais accusant quelques problèmes d'intonation dans la première section du finale ; l'expression est froide, bien que l'interprète s'implique davantage au fur et à mesure que l'action avance.

Doris Soffel est une Fricka sachant se faire caressante

ou menaçante ; si l'on excepte quelques sons tubés, la voix possède une certaine aisance dans l'aigu à côté de beaux sons graves, et elle manie aussi les demi-teintes. Rusé comme il se doit, le Loge d'Hubert Delamboye est excellent, malgré quelques signes de fatigue. Cornelia Wulkopf chante très sereinement l'intervention d'Erda dont l'apparition est bien amenée, par de simples effets de lumières (Manfred Voss).

Les trois divinités mineures, les géants et Mime sont distribués de façon satisfaisante, dans l'optique de l'exécution «belcantiste» voulue par Jeffrey Tate. En revanche, Harry Peeters, Alberich bien typé scéniquement, ne possède pas le mordant et l'ampleur vocale voulus dans des scènes comme celle de la malédiction de l'anneau, tandis que les Filles du Rhin — Natalie Karl, Molly Fillmore et Laura Nykänen — sont nettement en retrait.

Ce *Rheingold* constitue cependant le prélude convaincant à un *Ring* qui se poursuivra en 2001 (*Die Walküre*), 2002 (*Siegfried*) et 2003 (*Götterdämmerung*), tandis que des cycles complets seront donnés à partir de la saison 2004-2005.

Jean Lucas

LAUSANNE

La Didone

Cavalli

Juanita Lascarro (Didone, Creusa) - Topi Lehtipuu (Enea) - Ivan Ludlow (Iarba) - Katalin Varkonyi (Anna, Cassandra) - Hélène Le Corre (Ascanio, Amore) - Anne-Lise Sollied (Venere) - Monique Simon (Giunone) - Jaël Azzaretti (Fortuna)

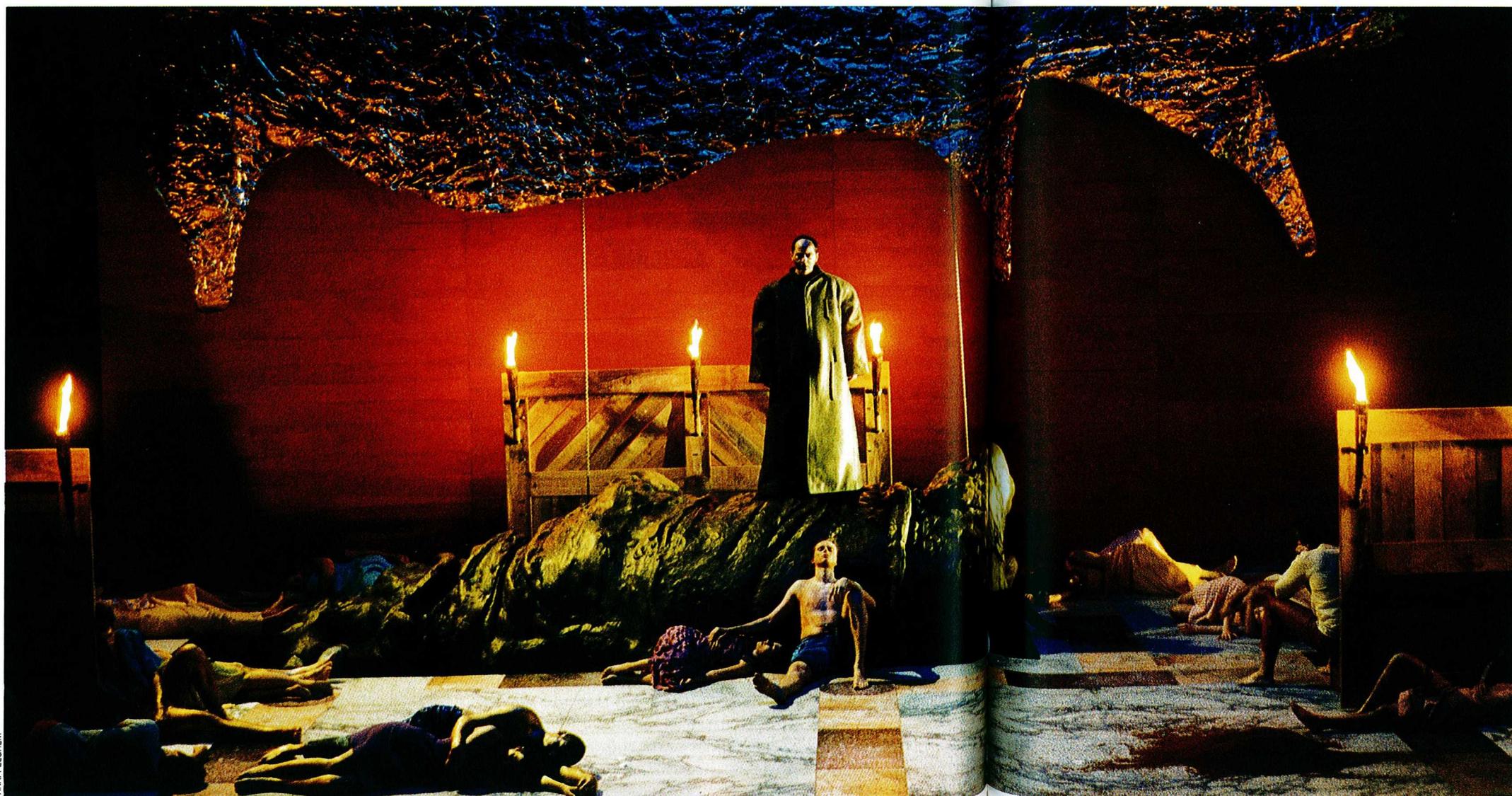
Christophe Rousset (dm) - Eric Vigner (msd) - Paul Quenson (c)

Opéra, 7 janvier

Poursuivant une saison audacieuse, l'Opéra de Lausanne invite *La Didone* de Francesco Cavalli. Chef-d'œuvre, affirme Christophe Rousset, dans un texte de programme où il justifie longuement l'exhumation de cet ouvrage, composé en 1641 pour Venise. Et pour une fois, le terme ne ment pas, tant cette production, à tous points de vue, permet effectivement la découverte d'une merveille.

Grâces en soient d'abord rendues à Christophe Rousset, auteur d'une réalisation scrupuleuse, mais réduite à des dimensions supportables (deux heures trente au lieu des

La Didone



VANAPPELHEM

quatre heures d'origine). Sa direction est admirable de vie. Quand bien même l'essentiel de l'ouvrage repose sur le *recitar cantando*, souvent susceptible d'engendrer la monotonie, l'ensemble des Talens lyriques déploie une sensualité, une générosité, un naturel qui ne laissent jamais l'ennui s'installer, et qui rendent la partition plus séductrice encore que celles de Monteverdi, dont Cavalli fut le disciple.

La Didone, c'est aussi le fabuleux livret de Francesco Busenello, avec sa verve poétique, son humour qui vient transpercer la tragédie, son sarcasme éminemment moderne, son pessimisme mâtiné de tendresse. « *Mille et mille vies seraient un petit prix pour acheter une heure à t'admirer* », chante Enée, parvenu à Carthage, devant Didon pour qui son cœur chavire. Comme le veut Virgile, le fier héros troyen repartira à la nuit, abandonnant la reine africaine à son désespoir. Mais, contrairement à la légende et à l'histoire, Busenello décide de sauver la souveraine qui, par un retournement de sort sidérant, épousera son prétendant Iarbas, scellant un *lieto fine* plein de malice.

Chef-d'œuvre, oui, où les *lamenti* sont à se damner, et que Christophe Rousset conduit sans pathos, mais encore faut-il un spectacle qui en traverse les difficultés. Or, pour sa première mise en scène lyrique, Eric Vigner tape dans le mille. On craint le maniérisme en découvrant la scène remplie de guerriers troyens massés, à demi nus, sur les sols de marbre d'un palais vénitien, mais ces afféteries disparaissent rapidement au profit d'un spectacle très charpenté, qui montre à la fois la Grèce de la tragédie, la Venise de Cavalli et notre époque moderne, en un bal chatoyant de costumes, de masques, de tête-à-queue visuels toujours porteurs de fantaisie poétique et de sens symbolique.

La première partie, à Troie, se déroule ainsi sous les lumières blafardes de néons qui disent la guerre et la mort, alors que des rideaux de plexi développent d'inquiétants labyrinthes, où les hommes comme les dieux semblent se perdre. Carthage apparaît ensuite dans la simplicité ocre d'une divinité totémique, énorme rhinocéros à moitié enterré. C'est l'heure de l'amour, de la renaissance, et pour accuser les liens entre les deux univers, le spectacle joue les ambiguïtés : la même Juanita Lascarro chante Créüse, la femme d'Enée, et Didon, la reine convoitée, et avec quelle autorité, quel fruité vocal, quelle variété dans la diction !

Quant à Enée (le ténor finlandais Topi Lehtipuu, au très joli timbre, vigoureux et juvénile) et à Iarbas (le baryton Ivan Ludlow, extraverti, solaire), ils paraissent comme jumeaux, également beaux, également blonds. L'ensemble de la distribution est à l'avenant, avec deux mentions pour la mezzo Katalyn Varkonyi, au grain particulier et très attachant, et à la soprano Hélène Le Corre, impeccable dans le double emploi d'Ascagne et d'Amour.

La fantaisie, la discipline, une passion perceptible à défendre un choix courageux, et des chanteurs que le théâtre n'abandonne jamais à eux-mêmes, mais qu'il guide et qu'il porte : cette *Didone* est une magnifique réussite, qui mériterait de voyager.